

# French, d'Eaubonne, Cardinal, Jong:



## des écrivaines qu'on s'arrache

On assiste à Montréal, depuis peu, à un véritable défilé d'écrivaines féministes venues, pour la plupart, de France et d'Amérique, pour promouvoir leurs livres ou simplement leurs idées. Et, à chaque fois, c'est un peu la fête. On les entoure, on les promène, on leur réserve le Ritz-Carlton, les meilleurs auditoriums, les premières pages des sections Arts et Culture et quantité d'émissions à la radio et à la télévision. Le succès a rattrapé ces romancières ou théoriciennes pour qui les lectrices (et les lecteurs) se comptent maintenant par milliers. Il n'est plus possible de les ignorer : elles sont maintenant devenues « quelqu'un ».

LA VIE EN ROSE a rencontré quatre de ces écrivaines qui, malgré leurs différences, sont à la culture des femmes ce que sont les toasts au matin : Marilyn French, Françoise d'Eaubonne, Marie Cardinal et Erica Jong.

### Marilyn French : Les femmes et les enfants d'abord

Il y a de ces livres qui nous marquent, nous bouleversent, qui changent nos vies parce qu'ils disent mieux que nul autre, et mieux que nous-mêmes, qui nous sommes. Le premier roman de Marilyn French, *Toilettes pour femmes* (malgré son titre ridicule et une mauvaise traduction) est de cette trempe. Si on hésite à le qualifier de « chef-d'œuvre », c'est que, jusqu'à très récemment, le sujet de ce livre tenait du tabou, de l'illégitime, de l'inintéressant. French parle de la vie des femmes dans ce qu'elle a d'ennuyeux, d'épuisant, de servile et, par moment, d'intéressant et de créateur. Ni plus ni moins qu'une mise en scène épique de ce que Françoise d'Eaubonne appelle « le malheur d'être femme ».

J'ai adoré ce livre. Depuis que je l'ai lu, j'ose en parler comme le meilleur roman de la décennie, peut-être même du siècle, et certainement le meilleur roman féministe publié à date. Quoiqu'il en soit, ce livre est un véritable phénomène : il a été traduit en 15 langues et s'est vendu à 50 millions d'exemplaires depuis 76. Marilyn French était bien partie pour me séduire.

Elle entre et donne immédiatement une impression de force et de dignité. Grande, bien bâtie, les yeux tristes et un port de reine. Une femme qui n'a pas dû faire beaucoup de folies dans sa

vie, une universitaire jusqu'au bout des ongles. Pourtant, on sent chez elle une colère à peine contenue qui contraste avec tant de bienséance.

Marilyn French a effectivement confondu, choqué même, bien du monde lors de son passage à Montréal. Les journalistes ont pu la juger froide, beaucoup de féministes venues entendre sa conférence se sont tortillées sur leur chaise en écoutant les bons mots de la fin : « La maison du monde est sale... Sortons et, armées de tous les moyens que nous avons, allons faire le ménage dans la maison du monde ». La métaphore n'aurait pu être plus mal choisie.

Je ne m'offusque pas outre mesure parce qu'il est clair que ses propos visent essentiellement une réutilisation et une revalorisation du « women's work ». La confusion découle peut-être du fait qu'elle véhicule son discours politique dans un langage très littéraire (tout compte fait, je préfère ça à des entretiens sur les affres de l'écriture). Mais elle tient aussi au fait qu'une présentation relativement rigoureuse sur la « schizophrénie morale » de cette société où les hommes sont identifiés au pouvoir et les femmes à la vertu, elle en arrive à une constatation beaucoup plus vague. Selon French, « nous devons entrer dans ce monde masculin — hideusement hiérarchique, compétitif, ritualiste,

répressif et souvent absurde — avec l'intention de le changer, de le forcer à réapprendre à être humain. Nous devons affirmer sans honte nos valeurs que le monde masculin méprise en niant le fait qu'il ne pourrait pas vivre sans elle. »

Le message est un peu messianique mais ce n'est pas la première fois qu'on l'entend. Si Marilyn French a dérangé, c'est parce qu'on la sent trop. On sent son engouement pour les enfants. On sent son âme de mère nourricière. Du haut de ses 51 ans et de sa vie bien menée — études sérieuses, mariage, deux enfants, enseignement, divorce après 17 ans de vie commune — on la sent qui en veut « à mort » à une société mâle qui ne l'a pas reconnue, pas soutenue, qui a boudé sa puissance et son amour. Pourtant, personne ne semble avoir remarqué qu'elle dit de façon individualiste et littéraire ce que Françoise d'Eaubonne exprime de façon plus savante et plus militante.

### Françoise d'Eaubonne : la femme aux ultimatums

J'avoue que le contraste entre la Française et l'Américaine est si frappant qu'il est difficile de les rapprocher. D'Eaubonne est une petite femme ronde et tassée. Elle porte un pantalon, un pull, une perruque qu'elle rajuste aussi simplement qu'une paire de lunettes, des bagues à chaque doigt et un air paysan. Elle est descendue de l'avion habillée en Esquimaude, paraît-il. Une personne éminemment joviale, décontractée, engageante. On se demande où est le grand sec, l'esprit cynique qui intitule ses livres *Y a-t-il encore des hommes?*, ou encore *Le féminisme ou la mort*. Déjà en 1953, elle écrivait : « Les femmes devraient brûler leurs taudis au lieu de passer leur temps à les ranger stupidement<sup>1</sup>. »

Vieille combattante et théoricienne féministe, Françoise d'Eaubonne n'a pas vécu la vie rangée de Marilyn French mais elle parvient au même constat fondamental : « les femmes sont à la base même des valeurs les plus immédiates de la Vie ». Pour elle, les femmes se rangent du côté du principe du plaisir, ce qui comporte la beauté, l'Éros, la promesse de bonheur, alors que les hommes sont voués au principe de rendement. Aux femmes, donc, de créer une « mutation dans l'histoire » qui s'impose comme « l'exigence numéro un du monde moderne ».

Fini le temps des révolutions, ça n'a rien donné. Pour d'Eaubonne, les chambardements de régimes ne changent pas grand-chose au problème premier : le phallocratisme, ce règne de la suprématie mâle, né il y a 5000 ans alors que les hommes s'approprièrent tout ce qui était du domaine des femmes — les fruits de la terre et les fruits de leur ventre. Depuis, ce monde masculin s'est avéré agressif, exploiteur, destructif. Pis encore : nous risquons toutes et tous d'en crever. Voilà comment le « combat féministe et le combat écologique » sont imbriqués l'un dans l'autre.

Mais d'où viennent toutes ces qualités féminines ? Au fait, de répondre d'Eaubonne, que « toute femme a intériorisé les jugements que les mâles ont porté sur elle à travers les siècles ». Accusée devant les hommes, elle a besoin de se justifier. « C'est ce qui lui fait chercher si passionnément la beauté, l'amour, le mystère, les enfants... » Bref, d'Eaubonne s'entend avec French pour dire que les femmes sont ce que leur rôle social les force à devenir : plus gentilles, plus humaines, plus chaleureuses que les hommes.

Mais le rôle « féminin » comporte aussi la soumission, la passivité, la crainte, réflexes que le mouvement féministe récuse depuis plus de 10 ans. Dans un élan jusqu'alors insoupçonné, les femmes se sont levées en grand nombre, se sont exprimées, se sont organisées, se sont mises en colère. L'envers de la soumission et de la passivité. Si nous faisons sauter les aspects négatifs de notre image traditionnelle, pourquoi ses aspects positifs nous colleraient-ils à la peau ? D'Eaubonne dit elle-même que « l'amour, la beauté, les enfants ne sont pas des biens aussi naturellement désirables que la puissance ou la possession à l'homme mais autant d'alibis, de bons points, de témoignages favorables à la défense<sup>2</sup>. » Si nous mettons un terme au conflit — ce que d'Eaubonne prévoit quand elle parle d'une « gestion égalitaire d'un monde à naître » — si nous éliminons les conditions

mêmes qui nous ont déterminées, alors que devenons-nous ? Restons-nous les mêmes dans un monde « meilleur » ou changeons-nous en concordance avec un monde nouveau ?

Je pose ces questions parce qu'il me semble que les femmes sont de plus en plus tiraillées entre l'amour et la colère, entre l'espoir et l'amertume. Encore pleines de dénonciations qui nous ont révélées à nous-mêmes, qui nous ont légué une certaine marge de manoeuvre, nous nous sentons bousculées par le sentiment d'urgence qui imprègne de plus en plus le discours de certaines féministes. *Le monde est en péril, dépêchons-nous de le sauver car nous seules s'attardons aux qualités de la vie...* C'est y aller un peu vite et à coup de félicitations alors que la reconnaissance que nous avons acquise est toujours minime. En même temps, nous savons qu'il faut continuer, qu'il faudra bien, un jour, aboutir au seuil de nos rêves. Mais les rêves, pour l'instant, demeurent flous. Ils ont davantage l'allure de l'utopie que d'alternatives concrètes et véritables.

### Marie Cardinal : quand on a le sang chaud

« Nous en revenons au vague qui me satisfait et en dehors duquel je ne crois pas que nous puissions avoir une véritable existence<sup>3</sup>. » Marie Cardinal, elle, ne se préoccupe pas du manque de clarté ou de ce que doit être l'avenir. Elle est fatouche contre la manie des hommes de tout codifier, de limiter, de contrôler. L'histoire et la science ne l'intéressent pas, les partis politiques l'emmerdent. Elle veut vivre d'abord et avant tout. Une femme qui fait 20 débats en 8 jours, qui visite usines, librairies et écoles, qui se rend au Québec au moins une fois par année depuis 21 ans (pays qu'elle aime, dit-elle, parce que les gens y sont farouches et fiers et un peu perdus). Sa vivacité, sa volubilité, sa présence imposante confirment sa « gourmandise » pour l'existence. Qui ne connaît pas son histoire de femme névrosée, malade, qui après 7 ans de psychanalyse, l'écriture et le féminisme aidant, s'est refait une vie à neuf ?

J'ai rarement vu femme plus affirmative ou déboussolante. Quand elle affirma, au cours d'une rencontre dans un cégep de Montréal, que la clitoridectomie et les talons haut c'est du pareil au même, les femmes dans l'assemblée n'ont pas seulement grimacé, elles sont tombées en bas de leurs chaises. Certes, Marie Cardinal n'a pas peur des boutades. Chez elle, la passion chevauche la désinvolture et elle peut tout aussi bien pleurer en vous rencontrant que vous envoyer promener. Elle ne semble jamais oublier une des grandes découvertes de sa thérapie : que ses pires défauts sont ses meilleures qualités. Elle ne se préoccupe pas de l'effet qu'elle peut faire : elle parle, elle vocifère, elle débambule au gré de sa fantaisie.

« L'art », dit-elle, « est la seule façon de parler aux gens. » Écrivaine d'abord, elle m'engueulerait prodigieusement d'avoir accolé un « e » au bout de son titre. Pour elle, c'est « créer une nouvelle aliénation » que de créer un langage des femmes. « Ce serait un langage à employer entre nous. Je ne suis pas assez féministe pour que ça m'intéresse. Moi, le pouvoir aux femmes, je n'ai rien à en foutre. Ce que je veux, c'est l'égalité, la justice, le partage. » Pourtant, elle me dira qu'une fois l'emploi du mot « écrivain » accordé aux femmes, il faudra inventer des mots pour désigner les « domaines féminins » qui sont « laissés vides dans notre langue ». Marie Cardinal, Moussia pour les intimes, ne recule pas devant les contradictions.

Elle a commencé à écrire par réaction à la banalité de son existence, au « scandale que c'est d'être femme ». Elle continue pour dire la même chose mais de façon « plus évoluée ». Comme bien d'autres écrivaines, elle prétend n'écrire que pour elle-même (comment font-elles donc toutes pour oublier si facilement l'éditeur qui les attend dans 6 mois ?) tout en espérant prêter des mots aux femmes qui n'ont pas les mots pour dire ce qu'elles savent. « Car leur intelligence profonde vient du sang, de la merde, du lait, de la morve, de la terre, de la sueur, de la

<sup>1</sup> Françoise d'Eaubonne, *Le quadrille des matamores*.

<sup>2</sup> Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*.

<sup>3</sup> Marie Cardinal, *Autrement dit*.

chair, des jus, de la fièvre. Elles ne savent pas exprimer ce qui va de tout cela au bonheur, à la liberté, à la justice, dont elles ont pourtant un savoir essentiel. » Mais, comme dirait Marilyn French, qui voudrait changer de place avec elles ?

Marie Cardinal qui dit ne pas aimer les gens extraordinaires est, néanmoins, une extraordinaire conteuse. Il fallait la voir donner sa conférence sur Louise Michel où, pendant deux heures, plus de 100 personnes étaient pendues à ses lèvres. Ce soir-là, loin de nous la morve.

### Erica Jong : pour des héroïnes « sexy »

Erica Jong ne ressemble pas à ses photos. Elle n'a pas l'air d'une jeune femme blonde, bouclée, enjouée, espiègle. Elle a l'air d'une femme professionnelle de 37 ans, plutôt pondérée mais pas du tout sévère. Elle me semble issue du libéralisme du « middle-America » où progressistes et modéré-e-s se côtoient amicalement, où l'on peut vivre avec son mari ou en commune, être poète ou femme d'affaires.

Jusqu'à très récemment, la réputation d'Erica Jong tenait principalement à une chose : ses romans parlent aisément de cul, de baise, de désir érotique mais du point de vue d'une femme toujours, et, le tout, avec beaucoup d'humour. « Les femmes, de dire l'auteur du *Complexe d'Icare* (1973), ne sont pas honnêtes par rapport à ce qu'elles vivent, elles ont trop peur. Si nous ne pouvons pas parler de nos désirs, de notre sexualité, nous ne sommes pas des personnes entières. »

Depuis la publication de son dernier roman, *Fanny ou la véridique histoire des aventures de Fanny Trousecottes-Jones* (1980), on s'est mis à louer son érudition et son talent désormais irréfutable. Reprenant le genre picaresque du 18<sup>e</sup> siècle, ce livre tente de répondre à la question : « Et si Tom Jones\* était une femme ? » Grande et noble ambition que le romancier anglais, Anthony Burgess, commentait ainsi : « On ne pouvait trouver plus parfait hermaphrodite qu'Erica Jong pour en faire une oeuvre accomplie. Je suis ravi d'appartenir au même sexe qu'elle. » J'espérais qu'Erica Jong allait trouver cette remarque aussi grossière que moi. Déception. Elle croit vraiment qu'un « écrivain » puisse être un homme et une femme à la fois. Serait-ce le nouvel American dream ?

Si Erica Jong me semble presque un archétype américain, c'est aussi parce que ses livres sont du « pure entertainment ». On les aime sans être bouleversée. On s'amuse, on se divertit, on regarde avec sympathie ses héroïnes tenter de démêler leur vie. Ce qu'on retient : que les femmes sont d'aussi bonnes protagonistes que les hommes. Pour Jong, c'est un moyen de « féminiser la société » ce qui correspond, d'ailleurs, à sa vision féministe.

Membre de NOW (National Organization of Women), Erica Jong croit que la lutte féministe se jouera à deux niveaux : droit au contrôle de la reproduction et accession de femmes candidates aux élections. « Nous avons fait l'erreur de sous-estimer le mouvement Pro-Vie aux États-Unis et nous voilà en perte de pouvoir. Si les femmes réussissent à se faire élire, on peut s'attendre à régresser davantage puisque ce sont les femmes de droite qu'on élira d'abord ; elles apparaissent beaucoup moins menaçantes. »

Jong, elle, ne se sent pas très confortable face à la politique d'une femme comme Margaret Thatcher mais quand celle-ci déclare à qui veut bien l'entendre, « toute femme qui peut mener une maison peut mener un gouvernement », elle l'adore.

Erica Jong est une femme réaliste, pragmatique, optimiste. La littérature, dans son cas, n'est pas un « outil radical » mais, plutôt, un reflet de là où nous sommes : 10 % du chemin de fait et 90 % à faire.

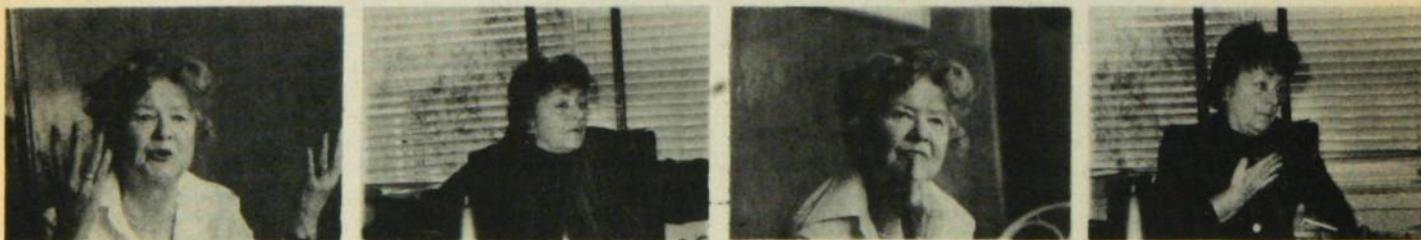
\* \* \*

D'un hôtel luxueux à un café encombré, il m'arrive de penser qu'il est ridicule de courir des « noms », ridicule de se précipiter auprès de ces vedettes de l'écriture pour sonder leurs âmes et leurs vies. Curiosité malsaine ou simple besoin de connaître celles qui — veut, veut pas — parlent pour nous ?

Francine Pelletier

\* Tom Jones est le héros d'un célèbre roman du 18<sup>e</sup> siècle. Ses grandes aventures, dont les escapades amoureuses ne sont pas les moindres, le firent passer dans la légende.

## des femmes de longue patience



Qui sont nos héroïnes ? Les femmes qui peuplent nos mémoires, nous stimulent, nous motivent, nous inspirent... En avons-nous, exceptées quelques figures mythologiques, quelques images fabuleuses et lointaines ?

Le 9 mars 1981, Françoise Berd présentera, dans le cadre des lundis de l'histoire des femmes du Théâtre expérimental des femmes, une héroïne encore trop méconnue : « Marthe Blackburn, québécoise contemporaine et écrivaine-résistante ». Les héroïnes n'appartiennent pas toujours à la légende ou au roman d'aventure.

Françoise Berd a 57 ans, Marthe Blackburn en a 65. Deux femmes qui s'inscrivent dans l'autre génération, celle de ma mère, celle où les femmes qui ont oeuvré en dehors des choses permises sont vite comptées. Françoise Berd et Marthe Blackburn sont de cette poignée de courageuses. Elles constituent, par le fait même, un lien entre les grandes oubliées, celles qu'on a appelées folles, hystériques ou vilaines, ces femmes bel et bien mortes, ensevelies dans l'Histoire, et nous, la génération qui est parvenue à maturité en même temps que le féminisme et son militantisme, ses communautés de femmes et son désir d'une culture qu'on nommerait « autrement ». Leur position stratégique dans l'histoire des femmes peut sembler plus précaire qu'enviable. Pourtant, ces deux femmes se comptent chanceuses. Chanceuses de ne pas être nées plus tôt où rien n'était possible, chanceuses d'avoir rattrapé le temps par derrière. Le terme héroïne peut le gêner quoique, héroïnes du quotidien, héroïnes survivantes, elles le sont. Car le sens de notre continuité n'est pas un sens unique. Il se trouve en regardant devant comme en regardant derrière nous.

« Je vais encore parler de Marthe », explique Françoise, « parce que c'est elle qui a de l'importance dans ma vie ». Pourtant, Françoise Berd est une femme qui a fondé un théâtre, L'Égrégore en 1959, qui a travaillé avec Jean Vilar, Brecht, Grotowski, Peter Brook et, plus tard, Francis Mankiewicz, André Forcier, Ettore Scola et Robert Altman. Elle doit ces « exploits », dit-elle modestement, à ses 40-50 ans qui suffisaient pour la distinguer dans ces milieux. Mais c'est le monologue de la ménopausée qu'elle interpréta dans *La Nef des sorcières*<sup>1</sup> qui changea sa vie. Écrit par Marthe Blackburn, refusé préalablement par bon nombre de

comédiennes que le thème du « retour de l'âge » gênait, ce monologue désormais célèbre a permis à Françoise Berd « d'exprimer le vécu des femmes de « sa » génération, prenant « sa » part de responsabilité, remettant les choses en place... » « J'étais jalouse de Marthe : elle avait écrit ce que j'avais toujours voulu dire. »

Marthe Blackburn a longtemps écrit ce qu'on voulait bien qu'elle écrive : adaptation, traduction, rédaction de toutes espèces. Ce n'est qu'à 50 ans — au moment où le mouvement féministe américain commençait à se faire sentir — qu'elle déballa tous ses secrets. « Ça fait d'ailleurs longtemps que j'observe le comportement des femmes — ce sont les femmes, d'ailleurs, qui m'ont surtout marquée — ça fait longtemps que je suis en travers de cette société... mais, à mon époque, on était des silencieuses. Depuis 15 ans, la cause des femmes me permet de tout dire. Je ne suis pas une féministe militante, je me verrais mal avec une bannière dans la rue, mais je crois à une conscience individuelle qui s'articule, qui se révèle. Plus les femmes parleront, plus nous deviendrons une force collective, plus nous parviendrons à un droit d'existence. » Ainsi, tous les scénarios des films d'Anne-Claire Poirier sont signés par elle : **les filles du roy** (1974), **le temps de l'avant** (1975), **mourir à tue-tête** (1979) et un dernier sur le vieillissement à paraître bientôt.

Mais à 65 ans, comment fait-elle pour ne pas se sentir isolée et pour espérer ? « Je suis devenue une sécurisée sociale, quelqu'un qui mérite un rabais sur ses tickets d'autobus. Je me dis que je vais me faire tuer par les jeunes tellement les vieux constituent un poids dans cette société. Comment vieillir et me faire accepter par vous autres?... On me laisse inventer ma vieillesse et chercher ma mort. »

Mais vivre ses peines, vivre tout ce qui nous arrive sont des choses que les femmes comprennent mieux que les hommes. Parce qu'elles ont toujours eu des enfants, les femmes représentent une espèce de survie. Aujourd'hui, elles ont aussi des idées à faire survivre. « Quand ma fille unique est partie de la maison, mon mari me croyais très malheureuse. Mais c'est un honneur qu'elle me faisait en prenant sa vie en main ! J'avais créé une enfant libre. »

L'espoir est là dans la lutte des femmes qui « ne ressemble à rien d'autre, qui est irréversible malgré les femmes de 40 ans qui ont bien gagné leur poste mais qui sont devenues comme des hommes, et des femmes de mon âge, qui sont barrées, toujours en arrière de leurs principes. Ces femmes-là, je ne veux pas les déranger, je n'ai pas l'âme missionnaire. »

Si Marthe Blackburn a confiance c'est que les femmes représentent une valeur sûre, inexploitée. Et

qu'une femme de 20 ans ouvre la bouche aujourd'hui  
ou qu'une femme de mon âge se délie la langue  
c'est du pareil au même,  
parce que toutes les deux  
on vient juste d'apprendre à parler  
(monologue de la ménopausée)

« Je ne ferai pas du jogging pour vivre jusqu'à 100 ans ; je fumerai mes cigarettes jusqu'au dernier jour. J'ai pas envie de traîner. Mais je retarderais la mort pour m'alimenter davantage du mouvement féministe, je vivrais 200 ans juste pour voir toutes mes soeurs exister. »

Francine Pelletier

<sup>1</sup> Pièce de théâtre créée le 5 mars 1976, au Théâtre du Nouveau Monde à Montréal.

